

**« Pertes acceptables ou grâce créatrice ? » (Luc 15, 1-7)
Culte du Synode de l'EREN - 2 décembre 2015 - Montmirail**

Chers sœurs et frères en Jésus-Christ, imaginons que le synode de l'EREN ait dû se prononcer sur cette fameuse brebis perdue de la parabole.

On aurait sans doute entendu des analyses fines et détaillées sur l'acceptabilité de la perte. 1%, c'est presque rien ; 1%, c'est quasi négligeable ; 1%, ce n'est pas si grave ! Certaines années, les déficits dépassent facilement ce 1% ! En définitive, 1% ne serait-ce pas une perte acceptable, pour ne pas dire négligeable ?

Je peux même imaginer une motion déposée par un député au synode pour vendre une parcelle de terrain, afin d'adapter les structures aux besoins. Il y aurait peut-être même un amendement proposant de sous-louer une partie de la bergerie.

En Eglise, depuis quelques temps déjà, on a pris l'habitude d'utiliser un langage se référant aux pertes, aux économies, à la diminution, à l'adaptation des structures ... à la baisse, cela s'entend !

La parabole de la brebis perdue propose pourtant un autre angle d'approche. Bon, c'est vrai que cela concerne le Royaume, et pas l'Eglise... quoique !

Le berger de la parabole ne baisse pas les bras ; il ne se résigne pas ; il ne se résout pas à céder aux caprices de la fatalité. Il refuse de se muer en gestionnaire de son troupeau. Dût-il finir les bras en croix, pas question, pour le moment, de se décourager, d'abandonner ou de laisser tomber.

Le berger de la parabole fait le choix, fou, saugrenu et insensé, de concentrer son attention et ses efforts sur le 1% manquant, le 1% perdu. Quitte à passer pour un original ou un idéaliste, il suit sa vocation et s'en remet à son instinct.

La parabole ne dit rien de ses recherches ou de ses efforts. On ne peut que spéculer sur ces démarches, signe sans doute que ce n'est pas là l'essentiel.

Mystérieusement et étrangement, ce qui devait logiquement arriver, l'égarement d'autres brebis, ne se produit pas. Finalement, ce qui pouvait idéalement se passer finit bien par devenir réalité : la découverte de la brebis perdue.

Mais je crois que ce qui compte, dans la parabole en question, va bien au-delà de la découverte de la brebis perdue. En effet, le récit ne s'arrête pas là !

On aurait pu attendre que le retour au complet, au 100%, satisfasse le berger et le soulage durablement.

Certes, chaque brebis compte aux yeux du berger. Chaque personne compte pour Celui dont il est question à travers cette parabole. On pourrait s'attarder sur cette réintégration de la brebis perdue au sein du troupeau. Certes, cela est juste et bon. Mais se contenter de cette réflexion ne reviendrait-il pas en définitive à manquer de perspective ?

Il me semble que le berger de la parabole ne se contente pas du 100%. Il vise plus haut, plus loin ; il sait se montrer encore plus créatif. Pour le berger de la parabole, l'essentiel va bien au-delà du fait d'avoir retrouvé sa brebis perdue. Ce qui est au centre de la parabole, c'est l'immense joie qui suit la découverte. Le retour au bercail n'est pas envisagé comme une simple formalité, mais c'est l'occasion de joyeuses festivités !

La joie se trouve bien au centre de la parabole de la brebis perdue et retrouvée ; elle en constitue le cœur.

La joie dont il est question dans la parabole, et dans tout l'Évangile, est une joie durable, une joie qui traverse le temps, une joie qui se joue dans la durée, une joie inaliénable.

La joie ne serait-elle pas un oui inconditionnel à la vie ? Certes, la joie humaine n'est certes jamais parfaite et totale, mais n'est-elle pas, encore et toujours, à parfaire ?

En nous promettant la joie pour cette vie-ci, la parabole nous invite à mettre en évidence les petites joies quotidiennes de nos existences au lieu d'attendre en vain la grande Joie, avec un J majuscule. Car la joie n'est pas un sentiment qu'on peut attendre, « agender » ou programmer ; nous sommes plutôt appelés à la vivre dans l'instant présent, dans le moment donné, dans le surgissement de la grâce. Car quand elle surgit, la joie vient transformer toute la vie en profondeur.

La joie révélée par la parabole de la brebis retrouvée est aussi un appel à vivre une joie inclusive, une joie qui s'ouvre aux autres, une joie qui se partage, une joie qui n'est ni triomphaliste ni hautaine mais qui se drape dans l'humilité. Elle est volonté de se mettre en marche pour aller toujours de l'avant à la recherche d'une harmonie et d'un équilibre de vie. Je crois que la joie évangélique provient du sentiment d'être trouvé par Dieu, là où moi-même je n'arrive pas à savoir complètement qui je suis.

Face à cette parabole, les enfants demandent parfois, de manière très pertinente, si le berger, pour offrir un succulent repas à ses voisins, n'a pas

apprêté sa brebis retrouvée en goûteux gigot.

J'aime cette impertinence, car je crois qu'elle rejoint une thématique importante de la parabole. Il en va dans cette parabole de la brebis perdue d'un comportement imaginatif, créatif, porteur de nouveauté et de liberté !

Loin de nos habitudes et de nos routines, la parabole de la brebis perdue nous interroge sur nos comportements et nos attitudes.

Est-ce que nous agissons comme si la grâce de l'Évangile se comptait avec une main fermée ou comme si elle se découvrait les bras ouverts ?

Est-ce que nous agissons comme si la grâce de l'Évangile était un bien à gérer ou comme une réalité à vivre ?

Est-ce que nous agissons comme si la grâce de l'Évangile s'administrerait avec précaution et parcimonie ou comme si elle se communiquait avec joie et audace ?

Au centre de la parabole de la brebis perdue, je crois qu'il y a non seulement la joie des retrouvailles, mais aussi et surtout la joie qui dynamise, la joie qui transforme, la joie qui offre des occasions nouvelles de rencontre.

Durant ce temps de l'Avent qui s'ouvre devant nous, ne serions-nous pas invités à oser une joie nouvelle, une joie qui sait aller à contre-courant, une joie qui sait surprendre ?

Durant ce temps de l'Avent, ne serions-nous pas invités à nous montrer créatifs et imaginatifs pour partager la joie de l'Évangile ?

Durant ce temps de l'Avent, au lieu de pleurer ou d'ergoter sur la disparition d'une crèche perdue, ne serions-nous pas appelés à investir d'autres symboles pour dire la joie de Noël ? Amen.

Christophe Allemann